4e ANNÉE, N° 187. — MERCREDI, 19 SEPTEMBRE 1849.

ON S'ABONNE:
A Constantinople, au Bureau du Journal, *à Galata*.
Dans les Villes du Littoral, l'Agence des Paquebots français.
A Malte, chez *M. G. Muir*, libraire.
A Marseille, chez Mr veuve *Canoin et Cie*.
A Londres, chez *MM. James Cowie et Son*, Foreign Newspaper Office, 2, St Ann's Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT
Constantinople ..... un an, 8 colonne
» 6 mois, 4 »
Provinces et Etranger un an. 9 »
» 6 mois, 5 »
PRIX DES ANNONCES:
La ligne..... 5 piastres du G.-
Les Francs paraît les 4, 9, 14, 19, 25, 29 de chaque mois.
Les abonnements datent du 1er et du 1

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 19 Septembre.

A propos de notre réponse aux diatribes qui furent débitées contre la S. Porte dans la séance du 30 juillet de la chambre des députés de Grèce, à Athènes, et de la distribution des prix au collége arménien de Scutari, nous avons indiqué, dans nos feuilles des 19 août et 4 septembre, une idée qui nous paraît susceptible d'utiles développements. Il s'agit de savoir quel doit être, dans tout état bien ordonné, le caractère de l'enseignement public, et s'il y a avantage ou dommage, salut ou péril à ce que l'instruction de la jeunesse se fasse en dehors de toute direction et de toute surveillance des gouvernements.

On voit tout d'abord combien cette question est grave; aussi a-t-elle été de tout temps l'objet des méditations des hommes d'état de tous les pays.

Par rapport aux gouvernements, si la Turquie n'existait pas, nous dirions que la nation la plus libre en matière d'enseignement public, c'est la Belgique. Lorsque, sous ce rapport, nous mettons la Turquie en première ligne, il est bien entendu que ne nous parlons que de l'enseignement des écoles qui ne sont pas musulmanes; et véritablement nous n'avons à nous occuper que de celles-là pour la thèse que nous traitons; car nous voulons arriver à la conclusion qu'en Turquie, comme dans tous les autres Etats, l'enseignement doit être national dans l'intérêt de toutes les populations: et certes, on ne niera pas que l'enseignement des écoles musulmanes n'ait essentiellement ce caractère; par conséquent, mettons-le hors de cause.

Il y a dans l'empire un grand nombre de communautés, dont la direction et l'administration ne sont pas assez connues de l'Europe; sinon on y aurait moins parlé de leur oppression par le gouvernement. Il est de fait, et nous avons eu bien souvent occasion de le dire, que presque toutes leurs affaires, y compris la répartition de l'impôt et l'enseignement de leurs écoles, sont conduites par leurs patriarches, évêques et conseils municipaux. Et parmi ces communautés, il en est deux beaucoup plus importantes que les autres de toutes façons: la communauté arménienne et la communauté grecque; et si nous les faisons entrer seules dans le cadre de nos raisonnemens, c'est parce que la démonstration que nous allons faire à leur égard, servira pour toutes les autres.

Il y a bien long-temps que l'on dit: l'union fait la force, et le jour où la fusion entre toutes les populations de l'Empire sera un fait accompli, ce jour-là la Turquie sera plus forte. Et à ce sujet, par suite d'une longue habitude à défaut de faits bien démonstratifs, et sans examiner si c'est le gouvernement qui s'est refusé à cette fusion, ou bien l'état volontaire des mœurs des communautés, on a argumenté long-temps sur la dure sujétion dans laquelle sont tenues ces populations que l'on représente à peu près comme des îlotes. Le Sultan Mahmoud et plus tard le Sultan Abdul-Médjid ont exprimé la même pensée aux populations: vous êtes les enfans de la même patrie, et vous devez avoir, sans distinction de culte, une part égale aux bienfaits du gouvernement impérial. Cependant nous avouons sans peine que l'idée de ces deux souverains n'est pas entièrement réalisée; on a sans doute marché à grands pas dans la voie qu'elle indiquait; mais l'égalité civile n'est pas complète, et l'égalité politique encore moins.

Voilà le reproche qui est fait à la Porte et par des hommes qui voient une poutre dans son œil et ne voient qu'une paille dans l'œil de bien d'autres états plus avancés en civilisation que la Turquie, comme si l'égalité civile et politique était chose résolue partout ailleurs qu'ici, et par les populations non musulmanes du pays.

Pour répondre et à ces hommes et à ces populations, nous n'avons qu'à leur dire qu'il faut chercher avec soin pour savoir si l'égalité civile n'est pas complète, ce qui prouve qu'elle n'est pas un atôme, encore moins un mythe, et que s'il lui manque quelque chose, ce ne peut être si pressé et si important qu'il faille devancer le temps et tout quitter pour s'en occuper: chaque heure amène son amélioration; c'est l'aiguille du cadran des progrès qui l'indique. En hâtant du doigt son mouvement, on courrait risque de déranger le mécanisme qui la fait aller, et elle pourrait s'arrêter.

Quant à l'égalité politique, nous convenons qu'elle est moins avancée; mais on aurait tort de conclure qu'elle n'existe aucunement en Turquie pour les populations non musulmanes. Celle-ci n'est pas plus problématique que l'autre. Examinez les premiers postes diplomatiques, les établissemens impériaux, l'administration, les écoles du gouvernement, partout vous trouverez des Arméniens et des Grecs. C'est un étrange îlotisme que celui qui confie aux prétendus îlotes de semblables positions: ils sont mêlés aux secrets de l'état, dirigent son industrie, et ont le maniement de ses finances: nous allions dire qu'ils ont les plus grandes fortunes du pays.

Nous ne blâmons pas cet ordre de choses, cette idée est bien loin de nous; nous répondons à un blâme jeté sans raison au gouvernement, ou à des prétentions que rien n'a justifiées jusqu'ici. Bien plus, il est aisé de prouver qu'on a agi et qu'on agit encore de façon à ce qu'il n'en soit pas tenu compte.

Abordons franchement la question. Pour servir l'état dans toutes les positions, il faut y être préparé dès l'enfance. Comment? Evidemment par l'instruction: ce moyen est le seul, et il ne saurait y en avoir d'autres. Donc il faut que l'enseignement soit national aussi bien dans toutes les écoles que partout où l'on élève la jeunesse; et ici, disons toute notre pensée. Nous aimons la tolérance et nous voulons pour tous indistinctement la liberté de conscience. Mais toute liberté impose des devoirs, et lorsqu'un souverain garantit cette liberté, la reconnaissance, à défaut de tout autre motif plus puissant, ne fait-elle pas une obligation rigoureuse de se rappeler en tous lieux, mais surtout dans les occasions solennelles, celui à qui on est redevable de ce bienfait? Il y a l'instruction religieuse et morale. Est-il raisonnable, en donnant l'une et l'autre, d'oublier, d'une manière absolue, le souverain qui vous protége dans tous vos droits? de ne jamais placer un mot, dans ce double enseignement, qui élève la pensée des élèves vers le chef suprême de l'état, afin qu'ils se préparent à le bien servir lorsqu'ils seront devenus hommes? Si nous examinons ce qui se pratique dans tous les Etats, en maintenant la division que nous venons de faire, nous voyons, quelle que soit la différence des cultes, que le prêtre dans ses sermons, dans ses prières, dans le premier livre religieux de l'enfance, le catéchisme, enseigne à ses ouailles de tout âge le respect et l'amour qu'elles doivent avoir pour leur souverain; de même aussi, nous voyons le professeur instruire ses élèves, par l'étude des livres classiques et de l'histoire du pays, des vérités qu'il importe aux citoyens de connaître, car le prêtre et le professeur concourent, chacun dans sa spécialité, à former le cœur et l'esprit de l'élève, qui plus tard sera appelé à jouir des droits que lui confiera l'état, mais aussi à remplir envers lui les devoirs qui sont le corollaire indispensable de ces droits.

En Turquie, en est-il de même pour ce qui concerne les communautés? Entrez dans leurs temples, et jamais vous n'entendrez, sans doute par un fanatisme mal entendu, le nom du Sultan dans les sermons qu'on y prononce. Lisez leurs catéchismes, et vous n'y remarquerez rien qui vous indique que l'on doit respecter et aimer le Souverain. Assistez à leurs offices religieux, et pas une prière en l'honneur du chef de l'état ne frappera votre oreille, tandis qu'on y prie pour d'autres bienfaiteurs. Pénétrez dans toutes leurs écoles, feuilletez, un à un, tous les livres qui servent à l'instruction des élèves, et vous n'y trouverez pas un mot qui puisse vous faire supposer qu'on y forme des hommes pour l'état. A la naissance ou à la mort des princes, de même qu'aux grandes fêtes de la nation, soit que l'on doive se réjouir ou s'attrister, leurs écoles restent ouvertes: en de telles circonstances, on ne fait pas, comme partout ailleurs: les professeurs et les élèves n'ont pas même un jour de vacances pour témoigner qu'on s'associe à la pensée de l'état. Il n'est peut-être pas une école non musulmane où l'on enseigne l'histoire de la Turquie. Mais en revanche, puisque nous parlons plus particulièrement de ces deux communautés, vous y trouverez plusieurs histoires de l'Arménie, plusieurs histoires de la Grèce, et bien d'autres livres qui sont très peu orthodoxes au point de vue des idées qui se relient intimement aux intérêts de la patrie commune. Lors de l'excursion que le Sultan fit dans les îles de l'Archipel, il y a peu d'années, des élèves furent interrogés sur quelques points de l'enseignement, et ils répondirent ce qu'ils avaient appris dans les livres de leurs écoles: à la confusion des maîtres, on put entendre combien on s'y montrait peu respectueux et reconnaissant envers l'état. Il est vrai qu'en ceci le gouvernement a un tort grave: il est bien sans doute de ne pas gêner la liberté de l'enseignement, une des plus précieuses libertés de l'homme; mais il devrait, parce que c'est son devoir, s'assurer que les livres des écoles n'ont rien de contraire aux obligations du citoyen, et que tout s'y passe selon les lois du pays: on arrive à ce résultat par des inspecteurs qui, dans tous les pays, vont de temps en temps, visiter les écoles publiques, interroger eux-mêmes les élèves sur les matières de l'enseignement, et ne craignent pas de faire acte d'autorité.

Nous ne voudrions pas que l'on se méprît sur la portée réelle de notre pensée; et c'est pour cela que nous disons qu'elle n'est pas autre que celle du Sultan Mahmoud et du Sultan Abdul-Medjid, que nous avons rapportée plus haut. Sans doute, il n'y a et ne doit y avoir dans l'empire que des enfans de la même mère qui est la patrie, et il arrivera sans doute un temps où tous auront une égale part à la chose commune, qui est l'état. Mais c'est lorsque les devoirs seront les mêmes pour tous; et le premier, le plus important, n'est-il pas d'élever les enfans pour l'état, d'en faire des citoyens qui puissent le servir dans toutes les conditions avec zèle et amour? Il faut donc que l'enseignement soit national, et tant qu'il ne le sera pas, l'égalité politique ne peut pas exister: pour le gouvernement, elle serait aujourd'hui une duperie. Lorsqu'on comprendra bien que le nom de telle ou telle province n'est et ne doit être rien devant le mot patrie, qui exprime la chose de tous, parce qu'il ne peut pas y avoir trois ou quatre nations dans une, alors l'instruction des écoles non musulmanes cessera d'être provinciale, si nous pouvons nous exprimer ainsi, et s'appliquera à devenir unitaire ou nationale dans la mesure propre à former des citoyens pour l'Etat; et alors aussi l'égalité politique, qui sera devenue un droit pour tous les citoyens, deviendra un devoir pour l'état. Il est bien entendu que nous ne conseillons aucune abjuration de religion, et que nous ne voulons pas qu'on soit sans respect pour les temps qui ne sont plus. Mais les souvenirs, quelque beaux et honorables qu'ils soient, ne doivent pas faire oublier les devoirs que l'on doit remplir envers un souverain dont toutes les pensées sont pour la tranquillité et le bien-être de tous ses sujets. Adorez Dieu et honorez vos ancêtres comme vous l'entendrez, mais ayez du respect et de l'amour pour l'état et son chef qui vous admettent aux grands postes du pays. En un mot, il faut être citoyen dans toute l'acception du mot pour en remplir tous les devoirs si l'on en veut tous les droits: encore une fois, ce citoyen ne peut être formé que par un enseignement national qui n'existe pas et n'a jamais existé dans les communautés non musulmanes. Qu'on le modifie dans le sens que nous indiquons, et la fusion de toutes les populations, si désirée et si désirable, se fera sans encombre, et toutes choses seront pesées au même poids, et estimées d'après la même mesure.

La mission du prince Radzivil, envoyé extraordinaire de Russie auprès de la S. Porte pour la question des réfugiés politiques, étant terminée, le prince a quitté Constantinople, dans la soirée de dimanche dernier, à bord du bateau à vapeur *Chersonèse*, pour se rendre à Odessa, d'où il continuera sa route pour Varsovie.

Fuad éfendi vient d'être chargé de la mission de faire connaître au gouvernement russe la décision du gouvernement impérial.

Le bateau à vapeur français l'*Acerne*, de station à Constantinople, est parti avant-hier mardi, avec des dépêches de M. le général de division Aupick, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la légation de la République française, et de sir Stratford Canning, ambassadeur d'An-

---

FEUILLETON.

DERNIÈRES AMOURS.

— J'ai un secret à te confier, Louise, dit un jour à une de ses amies, Mlle Camille de Belval, tandis qu'elles étaient toutes deux assises devant une croisée donnant sur la rue.

Et quel est-il, ma bonne amie? reprit l'interlocutrice. Eh bien! je t'avoue que je te trouvais un air singulier, et je me doutais bien qu'il se passait en toi quelque chose d'extraordinaire. Je t'écoute.

Et les deux chaises se rapprochèrent.

— Je ne sais, en vérité, comment te dire cela, dit Mlle Camille en rougissant.

Elle eût pu s'en dispenser, car elle avait trente-sept ans, âge d'une maturité un peu trop complète pour une demoiselle. De sa beauté, n'en disons rien, mieux cela vaudra. Non pas qu'elle fût laide, mais elle se trouvait dans la catégorie de ces femmes dont, jeunes, on dit qu'elles ont la beauté du diable, et dont plus tard on ne dit plus rien.

Pourquoi ne s'était-elle point mariée? Personne ne lui avait pu encore; elle s'avouait fort difficile: il lui fallait tant de choses rares, tant de qualités supérieures dans celui qu'elle destinerait à partager les joies et les peines de l'existence! En conséquence, elle avait refusé, disait-elle encore, les nombreux partis qui s'étaient présentés. Du reste, elle n'était point pressée.

— Eh! mon Dieu! je n'ai que vingt-six ans à peine, répétait-elle sans cesse; j'ai bien le temps de me marier.

Elle était sujette à de fréquents maux de nerfs et passablement coquette. Heureusement, malgré tout cela, elle avait fort bon cœur.

Elle avait donc rougi et baissé les yeux puisque, en disant: — Je ne sais, en vérité, comment te dire cela...

— Voyons. Est-ce à moi que tu peux cacher quelque chose? dit son amie, un peu avec intérêt, car les jeunes filles aiment tant ces petites confidences!

— Oh! non, reprit Mlle Camille en s'approchant d'elle et lui prenant les mains; aussi je vais tout te dire.

Mais avant de commencer elle jeta un regard dans la rue. Sa physionomie s'anima aussitôt, et, se jetant tout-à-coup en arrière, elle s'écria:

— Il est encore là!

— Qui donc? dit Louise s'avançant pour regarder à son tour.

— Attends! dit Camille la retenant.

Et elle se dressa. Elle tira alors les rideaux et les fit tomber, de manière qu'ils ne laissassent qu'un petit jour au moyen duquel on pût facilement regarder dans la rue sans être vu.

Les deux interlocutrices se groupèrent devant cette ouverture. Camille était fort émue.

— Vois-tu, Louise, dit-elle, de l'autre côté de la rue, ce jeune homme qui regarde notre fenêtre?

— Oui, dit Louise.

— Comment le trouves-tu?

— Fort bien.

N'est-ce pas?... A-t-il l'air comme il faut? reprit Mlle Camille. Ne remarques-tu pas cette teinte de tristesse qu'il a sur sa physionomie? Ne trouves-tu pas que son regard a quelque chose de vague et de vapoureux?... Et cela lui sied si bien!

— Oui, en effet, dit Louise.

— Eh bien! ma bonne Louise, il est amoureux de moi.

Là-dessus Mlle Camille devint cramoisie.

— En vérité! fit Louise un peu surprise.

— Ecoute, je veux t'en faire juge.

Et après avoir jeté un nouveau regard dans la rue, elle se rassit. Louise en fit autant.

— Crois-tu, Louise, à une sympathie spontanée, à un amour en quelque sorte électrique, qui naît d'un premier regard, et qui se trouve out-à-coup dans le cœur à un haut degré de puissance?

— Mon amie, je n'ai jamais beaucoup songé à ces choses-là.

— Vraiment?... C'est que, vois-tu, tous les cœurs ne sont pas les mêmes. Moi, je suis d'amour m'a toujours fait travailler... J'ai dévoré les romans qui analysent ce sentiment, source de tant de peines et de tant de joies.

Un profond soupir termina cette phrase et un troisième regard dans la rue précéda l'autre.

— Un jour, poursuivit-elle, en rentrant, je rencontrai ce jeune homme qui est là. Je ne l'avais jamais vu, je ne sais si lui me connaissait déjà; mais je le vis s'arrêter subitement comme frappé de mon aspect. Tu peux bien que je demeurai un instant sans voir. Mais je me remis et passai devant lui en détournant la tête. Je l'entendis dire à demi-voix: « O mon Dieu! » Je t'avoue que cela me parut très singulier. La physionomie et l'exclamation de ce jeune homme m'avaient frappée. Une fois rentrée, je me mis à cette fenêtre, par hasard, je l'assure. La première personne que j'aperçus, ce fut lui. Il était là où il est maintenant, et il regardait comme il regarde.

— Il t'avait suivie?

— Evidemment... Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que, depuis lors, un jour ne s'est pas passé sans que ce jeune homme ait demeuré plusieurs heures ainsi devant la maison, les yeux fixés sur cette croisée.

— C'est bizarre, dit Louise; mais sais-tu qui il est?

— Nullement, et comment le saurais-je?... Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est d'une bonne famille, il n'y a qu'à le voir.

— Mais comment sais-tu qu'il est amoureux de toi?

— Ah! voilà, Louise; je ne t'ai pas tout dit. Je l'ai rencontré une seconde fois; il m'a encore suivie, il m'a même parlé.

— Vraiment! Camille, il t'a parlé? Et que t'a-t-il dit?

— Je n'ai pu tout entendre. Je l'assure que j'étais émue au dernier degré; je n'ai saisi que ces mots qu'il disait avec une expression extraordinaire: « Oh! écoutez-moi mademoiselle, ayez pitié de moi! je suis si malheureux! Soyez bonne, je vous en supplie; donnez-moi... »

— Quoi? que voulait-il que tu lui donnasses? dit Louise.

— Mon affection, mon amour... Que veux-tu que ce soit? Du reste tu vas voir; nous allons nous montrer à la fenêtre sans faire semblant de le regarder.

Mais auparavant Mlle Camille se mira et examina si rien ne manquait à sa toilette; elle lissa un peu ses cheveux, ajusta son col et l'orsa sur le devant d'une fort belle broche formée d'une grosse émeraude entourée de petits diamants.

Les deux amies ouvrirent la fenêtre, et se placèrent de l'air le plus indifférent qu'elles purent prendre.

A leur aspect, un indéfinissable sourire passa sur les lèvres du jeune homme, et son regard parut s'animer.

— Tu vois! dit Mlle Camille, radieuse de l'effet qu'elle produisait.

— Oui, c'est vrai, dit Louise.

— Je redoute une chose, dit Camille: c'est qu'il finisse par se faire remarquer.

— Ah çà! et toi, dit Louise avec un sourire, qu'en penses-tu? Te plaît-il celui-là?

— Oh! oui; tu vois bien que j'ai eu raison de ne pas me presser.

— Tu es donc amoureuse, toi aussi? dit la jeune fille en riant.

— Allons, Louise, tais-toi... Réellement tu vas me faire rougir et me rendre honteuse.... et il ne me quitte pas des yeux.... Viens, rentrons, je ne puis rester.

Elles rentrèrent et fermèrent la fenêtre. L'expression de la figure du jeune homme changea tout-à-coup; il devint visiblement triste, baissa la tête et s'éloigna à pas lents.

— Tu vois, c'est un vrai roman, dit Camille, et je ne sais comment il finira.

— Par le mariage, dit Louise.

— Oh! qui sait? répondit Mlle Camille; ce qui signifiait: je l'espère bien.

— Allons, je te quitte, Camille. Je suis invitée à une soirée magnifique, et il faut que j'aille préparer ma toilette... Je t'en donnerai des nouvelles.

— Amuse-toi bien, Louise.—Moi, j'avoue que pour le moment j'aime mieux la solitude et mes pensées, dit Mlle de Belval en accompagnant son amie.

Quelques minutes après, M. de Belval, père de notre héroïne entrait. C'était un petit vieillard avec une tête ronde et à moitié chauve, de grands yeux à fleur de tête et un gros nez. Son gilet chamois et son chemise étaient émaillés d'une innombrable quantité de grains de tabac.

— Eh bien! chère enfant, que faisais-tu là?

— Je lisais, mon père.

— Toujours des romans?

— Oui, mon père; mais, en vérité, je commence à moins les aimer; ils sont si faux! ils expriment si mal les sentimens qu'ils décrivent!...

— Mais comment le sais-tu, puisque ton cœur en est encore à connaître le sentiment qui remplit tous ces livres?

Mlle Camille rougit légèrement et balbutia quelques mots sans suite pour motiver la malencontreuse expression de sa pensée qui lui était échappée.

— Ceci, ajouta M. de Belval, me conduit tout naturellement à te dire le motif qui m'amène auprès de toi; car, si ce n'est de l'amour, c'est quelque chose qui s'en rapproche.

Mlle Camille parut surprise.

— Voici, ma petite Camille, dit le vieillard en s'asseyant auprès d'elle: il s'agit de mariage.

Et il absorba une énorme prise dont la moitié s'éparpilla sur sa poitrine.

— De mariage, dit Camille.

— Oui, mon enfant, on m'a demandé ta main.

Il prit à Camille un battement de cœur précipité, car il lui vint un instant à la pensée que le jeune homme inconnu pourrait bien avoir formulé déjà une demande auprès de son père. Ce fut donc d'une voix fortement émue qu'elle dit:

— Qui donc, mon père?

— C'est M. de Vermental.

Un nom ne disait rien; l'émotion de Camille redoubla.

— Un charmant homme, ajouta M. de Belval; point trop jeune, point trop vieux, d'un âge mûr et parfaitement convenable au mariage... Cinquante ans environ.

Mlle Camille tomba du haut de son espérance, pâlit un peu et garda le silence.

— A tout prendre, c'est ce qu'il te faut, Camille; tu trouveras chez lui cette maturité de raison.... bien préférable à...

— Vous n'y pensez pas, mon père, dit vivement Mlle Camille qui s'était remise de son émotion; cinquante ans!... en vérité, il y aurait une disproportion!...

— Mais, Camille, il me semble, au contraire....

— Allons, mon père, croyez-vous donc que je ne sache pas mon âge? dit Camille, coupant court à l'observation de son père.

— Du reste, ne homme bien posé, poursuivit celui-ci; il a une dizaine de mille francs de rentes.

— Est-ce l'argent qui fait le bonheur? répondit Camille.

— Mais il y contribue.

— Pourquoi me presser? mon père. J'ai bien le temps de penser au mariage.

M. de Belval hocha la tête et prit une prise.

— Camille, lui dit-il après, je ne considère pas ceci comme ton dernier mot... Tu le refléchiras... Et puis M. de Vermental doit venir nous rendre une visite demain dès après midi.... Tu le verras.... tu examineras lui... Mon Dieu! il ne s'agit que de s'entendre; c'est un fort galant homme.

Là-dessus M. de Belval embrassa sa fille sur le